

Fils Prodigue

par Jean-François Grégoire (2017)

« *Qu'y puis-je si le plus souvent je marche à l'aveugle, les yeux quasi fermés sur notre siècle à la recherche d'un feu toujours possible : expression pêchée au hasard des rues, éclats de voix qui me font illico me retourner, m'entraînant vers toutes sortes de possibles. Des fables m'attendent sur ce bout de trottoir, un banc déjà m'invite. Ne puis-je m'y asseoir tout bourdonnant d'idées anciennes ?* » (M.Chailou, « Eloge du démodé », Différence, p.64)

Une longue marche peut être considérée comme une peine (c'était le sens du pèlerinage quand on en a inventé le concept) et/ou comme l'occasion d'une réconciliation, d'une conversion lorsqu'on en profite pour se retrouver dans un juste rapport avec soi, les autres et Dieu. C'est ainsi que certains ont envisagé le long temps de marche, fait d'innombrables tours et détours, du peuple d'Israël, en quête de la terre promise, dans le désert. C'est ainsi aussi qu'on peut envisager la longue marche chaotique du fils prodigue dans la parabole de l'évangile de Luc...

En réalité, toute la parabole, chacun des personnages de cette parabole est intéressant à envisager sous l'angle de la marche. C'est ce que je voudrais faire avec vous dans un premier temps – avant de me pencher sur l'un ou l'autre thème sur lesquels ce récit permet de jeter un œil curieux et intéressés...

Le fils prodigue part et revient sur ses pas. Il marche à s'en user les semelles et les talons. Il a pris le large, mais le large s'est rétréci en errance. C'est un errant, peut-être un girovague : il ne sait pas où il va ; il est comme désorienté. Nulle raison de le plaindre, à ce moment : il fait strictement ce qu'il veut, ne sachant pas où donner de la tête. On dirait qu'il est grisé – et il se grille ! Il a perdu sa boussole.

Il semble plutôt frère d'Ulysse que d'Abraham qui, lui du moins, laisse tout derrière lui dans l'idée de ne plus revenir à son point de départ. Ulysse, quant à lui, même si son aventure le mène loin et s'avère multiple, revient à son point de départ. C'est le cas aussi du Fils Prodigue qui, comme lui, n'est plus le même homme. La route l'a changé. Il se comporte non pas comme un fils mais comme un ouvrier... C'est son père qui le reconnaîtra comme son fils.

Errant, hérétique ? *Etymologiquement parlant, un hérétique c'est un chercheur, un chercheur de vérité en l'occurrence. Nous sommes tous, sans le savoir, un peu, beaucoup des hérétiques* (J.Lacarrière, « Sourates », Fayard, p.26). Pas de raison que le Fils Prodigue ne le soit pas ! Peut-être l'ignore-t-il, au départ, mais peut-être aussi apprend-il à le savoir, en cours de route. On ne sait pas toujours en commençant une route « ce » qu'on cherche. Les pèlerins le diront. Les choses s'affinent en avançant. C'est vrai pour le fils prodigue : sa marche d'errant le conduit à faire une démarche : une requête en humilité, pourrait-on dire : alors qu'il était parti en faisant de son père son obligé, voici qu'il se met à son service. Chemin faisant, il a perdu

son assurance. Sa « hauteur » s'est usée : il toisait tout le monde, le voici revenu à hauteur d'homme.

Il reconnaît avoir péché, c'ad avoir mal visé sa cible, ou s'être trompé de cible, avoir pris la mauvaise direction – celle qui mène dans les ornières et aussi bien nulle part. En même temps, lui, du moins, s'est risqué – hors de la maison, des zones d'influence parentales. Il a tendu l'élastique au point presque de le rompre. Il n'a pas compté (c'est même ce qui lui vaut son qualificatif : « prodigue » : une belle qualité, dans l'évangile – qu'on pense aux récits de multiplication des pains, aux noces de Cana, à tant d'autres épisodes où Jésus (ou son Père) se montrent si généreux.) Le problème, en l'occurrence, c'est que la générosité tourne en rond, qu'elle n'aboutit pas. D'aucuns diront (à raison) qu'il s'agit moins, là, de générosité que de dépenses inconsidérées, de gaspillage. N'empêche : au fur et à mesure que le temps passe et qu'il s'appauvrit, le prodigue se découvre. Il apprend à connaître ses limites, ses fragilités. Il s'y efforce parce qu'il s'y force. Nulle autre responsabilité à imputer dans cette affaire que la sienne. Il en est venu, d'une route à l'autre, à n'avoir plus rien à perdre – jusqu'à ce point qui force le choix : en l'occurrence, le choix de vie ou de mort : ou je désespère et je meurs, ou je fais confiance et je vivrai ; ou je m'éloigne encore (et me perds) ou je reviens. En tout état de cause, l'errance marque au fer rouge (en grande profondeur) celui qui en a fait l'expérience.

Qui a connu l'errance, en effet, n'appartient à personne. Il a coupé les ponts, rompu les amarres, et seuls ceux qui d'une manière ou d'une autre ont vécu l'épreuve qu'il traverse sont en mesure de le reconnaître. L'errance du fils et celle du père (qui ne sait plus trop où donner de la tête !) se renvoient l'une à l'autre : elles ont un même point de fuite : un lieu-dit « miséricorde » (misère et cœur, en dialogue, en appel l'un de l'autre). Ce fils, Henri Denis (cf. « Jésus, le prodigue du père ») n'est pas loin d'y reconnaître Jésus lui-même. « *La vie de Jésus, écrit-il par exemple, est faite de départs ou plus précisément d'exodes* » - un mot qui évoque la sortie du chemin ou des chemins battus. Selon saint Jean, on le sait pour l'avoir lu souvent, le fils est sorti de Dieu pour retourner à Dieu (8,42 ; 13,3 ; 16,28) Comme le prodigue, Jésus, l'être de Jésus est fait de cette tension fondamentale entre la « sortie » et le « retour ». La sortie, c'est la sortie vers le pauvre qui se réalise à travers le dépouillement, l'abandon, le renoncement, la dilapidation de ses biens auprès/ en faveur des pauvres Cf. le thème de l'Eglise en sortie d'elle-même du pape François – qui cultive le désintéressement (Lévinas) plutôt que l'égoïsme centripète.

Le Père, en accueillant le fils comme il le fait semble faire preuve de suprême faiblesse En réalité, la compassion qu'il montre là laisse s'exprimer la puissance ressuscitante de la miséricorde. Le retour équivaut à une re-création.

Le Père, c'est l'homme du seuil. Mais c'est surtout celui qui n'en finit pas de faire des allers-retours entre la maison et le chemin, en quête de son fils. Le père va et vient, attend, escompte le retour. Il s'use les pieds, les forces, les yeux à « *scruter la route obstinément déserte, (à) guetter du même regard l'improbable retour* » (P.Baudiquey) du fils qui s'absente, de jour en jour, encore et toujours. Marche d'endurance (un mot de fidélité qui signifie « *durer dans* ») de ce père, même si elle n'est pas immense, si ses pas ne parcourent qu'un très petit territoire, mais qu'il n'en finit pas de répéter, patiemment, infatigablement, comme quelqu'un qui espère contre toute espérance – ou comme quelqu'un qui saurait par le menu que *l'attente féconde quand la possession tue* (à petit feu). Certes, il n'a rien fait pour le retenir, mais il s'inquiète : son absence lui pèse. Il apprécierait d'en recevoir des nouvelles, de savoir où il

est. On dirait bien qu'il marche comme on tricote – et on pense à Pénélope, la femme d'Ulysse, qui n'en finit pas de tisser et de détisser sa toile dans l'attente du retour de son époux – et pour déjouer les desseins des prétendants qui voudraient l'épouser.

Le père tricote, ou il tisse (ça revient au même, en l'occurrence) : il crée une œuvre de patience. Il s'entraîne à la patience. Cette patience prouve en faveur de sa passion : de l'amour qu'il éprouve pour son fils, et de la souffrance qu'il éprouve loin de lui. Il fait penser à ces femmes argentines qui, des années durant, ont foulé la même place en exhibant la photo de leur mari, de leur fille ou de leur fils pour que le gouvernement rende enfin des comptes ; ou à des manifestants marchant lentement d'un point de la ville à l'autre... et retour, par petits groupes et dans l'expectative, souvent, se demandant si leurs revendications seront entendues. Longs tricotages. On va et on vient. On part sans vraiment partir et on s'en retourne sans vraiment s'en retourner. On devient homme de seuil, vivant dans l'inconfort, dans l'intranquillité, dans l'inquiétude.

Impossible de se tirer d'un si mauvais pas sans que le père, malmené par les frères, d'une manière ou d'une autre, prenne ses responsabilités. Dans la parabole, le père choisit la voie du pardon, de la miséricorde, non seulement vis-à-vis du cadet, mais aussi de l'aîné, accordant un privilège à la tendresse, à l'Esprit, à la grâce par rapport à la justice, à la lettre et à la loi. Avec le père et dans son sillage, on change de paradigme : ce n'est plus la punition qui prévaut, mais la compréhension et une espèce d'amour sans conditions. Et sans doute n'est-il pas inconvenant de prétendre que, dans toute cette histoire, si le père parvient à se montrer si compréhensif tous azimuts, c'est parce que les événements l'ont révélé à lui-même. Qui dit en effet que, quelques années auparavant, il ne se serait pas montré intraitable ? Mais voilà : l'expérience de la disparition de son fils cadet, l'épreuve de l'attente, l'insoutenable sentiment du manque de l'autre lui auront fait relativiser bien des choses. Et il aura compris, le temps aidant, que rien ne valait la présence, la proximité de ceux qu'on aime, que c'est dans la joie du retour que se dit le vrai du vrai. Cette sagesse durement acquise, il semble que le père n'a rien de plus pressé que d'en faire profiter son fils aîné.

C'est d'une transmission, d'une tradition de sagesse qu'il est question ici. En pardonnant, le père n'efface rien, mais il recrée son fils. Le pardon, la miséricorde ne sont pas un détachant, mais une nouvelle création. Il s'agit bien de re-vivre. Et c'est la fraternité qui sert d'ingrédient de base à cette vie nouvelle. *Le temps aidant*, disais-je tout à l'heure – et c'est vrai que cette tradition de sagesse n'est sans doute assimilable qu'avec du temps, avec patience. Comme Dieu, le père de la parabole respecte le temps, celui de son fils aîné, le vôtre, le mien. Il n'est pas inexorable, mais il admet de se faire oublier parfois ou même méconnaître, voire injurier, pour s'adapter, comprendre et accueillir qui nous sommes. Avec un tel Dieu/Père, l'on aura toujours le temps de respirer, de se reprendre, le droit de se tromper. Car il nous accompagne ou nous devance sur la route, et que ce qui compte avec lui c'est bien davantage l'expérience d'apprendre à comprendre que d'accumuler des sommes de savoirs.

Quelle chance le père a-t-il de réconcilier ses fils ? Celle que lui offrent la tendresse et la douceur. La tendresse a ceci de particulier que toujours, elle guérit. Dans un rapport de tendresse, l'on ne peut que se sentir précieux l'un pour l'autre, du coup, on évite absolument de glisser sur des mots ou des attitudes brutaux, envahissants ou possessifs... Quant à la douceur, il me semble qu'elle ne s'acquiert qu'après être passé par les meules de la vie, après avoir traversé des événements durs et s'en être laissé attendrir, ameublir. C'est pourquoi sans doute il faut du temps pour l'assimiler. L'on devient doux, je pense, quand, jour après jour, sans désespérer, on part à la rencontre de son fils perdu, n'ayant de cesse de se relever et de

lutter encore même lorsqu'on se sent désespéré. Ceux qui jugent les autres avec dureté, en revanche, n'ont pas vraiment surmonté leurs faiblesses. Ils les ont peut-être combattues, mais ne sont souvent parvenus qu'à les réprimer. D'où leur violence à l'égard des autres. Seules la tendresse et la douceur permettent de saisir ce que c'est qu'aimer quelqu'un en vérité : non pas comme on l'a imaginé ou rêvé, mais tel qu'il est ou qu'il lui arrive de se découvrir, humilié, indigne, ou le cœur sec et froid. Peu importe puisqu'il compte comme la prune de mes yeux.

Que dire encore du père, sinon qu'il donne. Il a donné la vie. Il pardonne. Du pardon, on pourrait dire qu'il est le superlatif du don. « *Le pardon*, écrit Enzo Bianchi (« Don et pardon », Albin Michel, 2015), *précède la conversion, car la confiance accordée par le pardon entraîne la conversion. La grâce de Dieu est accordée sans condition.* » Un tel pardon, inconditionnel, c'est-à-dire accordé sans contrepartie, est le seul à pouvoir ré-ouvrir un espace de vie là où pour l'offensé comme pour l'offenseur, il n'y avait plus qu'un horizon de mort. Un tel pardon n'est possible, suggère encore Enzo Bianchi, que si l'on comprend que le mal qui a été fait, on aurait pu le faire aussi, car nous recelons des zones non évangélisées qui peuvent émerger sans prévenir et sans coup férir. Alors, je peux comprendre que si je ne fais pas le mal, c'est par grâce. En revanche, si nous faisons le mal, c'est que la grâce nous a manqué – non qu'elle nous ait été comptée trop parcimonieusement, mais parce qu'on ne s'y serait pas assez ouvert ou qu'on ne l'aurait pas repérée...

La grandeur du père, c'est de parvenir, même s'il n'a pas commis le mal, à le (re-)connaître – et à se dire, qui sait, qu'il aurait pu le commettre. Au fond, sa marche ressemble en très petit à celle de son fils. Il va vers où son fils est allé ; il rejoint son point de départ. Et s'il ne poursuit pas la route, c'est parce qu'il ne veut pas entraver la liberté de son fils mais aussi, sans doute, parce qu'il sait que là où va son fils, le pire (du malheur, de la désespérance) est possible. Il veille donc à conserver les forces nécessaires pour tirer son fils du pire (et en particulier de la mort) ; il ne s'y enfonce pas avec lui, même s'il l'aborde jour après jour – et l'apprivoise, en quelque sorte..

« *Donne-moi ma part d'héritage* », dit le fils. Bien sûr, ce qu'il en fait, lui, de l'héritage que lui donne son père sans hésiter, est à pleurer – mais du moins, ça nous donne à penser... sur le modèle, notamment, de la fameuse parabole des talents, que l'héritier qui plaît au père n'est pas tellement celui qui conserve pieusement (et peureusement) sa part d'héritage en la glissant dans son bas de laine pour n'y plus toucher ensuite, mais celui qui en fait quelque chose, qui la risque, qui ose se l'approprier, la transformer et la faire fructifier autant que possible. Alors, bien sûr, je le répète, le fils s'y est très mal pris, n'a pas fait les bons choix (c'est le moins qu'on puisse dire), mais il a bougé. Ce qui n'est pas le cas de son frère qui ressemble quant à lui au gérant qui a enterré son talent sous prétexte que le patron est un homme dur, intransigeant – image de marque qu'il conforte en se comportant comme il fait...

Le fils aîné, lui, on dirait qu'il campe sur place ! Il ne bouge pas. Ou alors à peine. « Il campe sur ses positions » : il n'évolue pas, il ne change pas – au contraire, il se raidit, se durcit. Comme on dit de certains croyants intransigeants qu'ils sont plus catholiques que le pape, on dirait de lui qu'il est plus paternel que le père. Il est prêt à lui faire la leçon sur le comportement qui devrait être le sien. Symptomatiquement, il semble incapable de changer de point de vue : il semble ne voir que ce qu'il a déjà vu. Impossible d'entrer dans une vision, de

prendre de la hauteur. Impossible surtout d'entrer en dialogue – et pour cause : ses valeurs sont les valeurs puisque c'est lui qui a raison. Il n'a pas soif, sinon de justice – et encore : d'une justice en quelque sorte mathématique, qui ne fasse pas la part à l'équité, à la justesse.

Pas de place en lui pour la moindre altération, pour autrui : son manque de compassion paraît confondant. Pas de place, dès lors, pour l'autre, ni, par voie de conséquence, pour des considérations d'accueil, d'hospitalité. Sédentaire, dirait en substance Jean Sullivan, il s'empêtre dans ses biens qui finissent par l'aliéner, l'empêcher de bouger. On a pu qualifier Jésus d' « homme qui marche » : ici, en l'occurrence, on a affaire à quelqu'un qui se situe aux antipodes de Jésus puisque, loin de marcher, il reste planté où on l'a mis – incapables de faire les quelques pas qui lui permettraient de rejoindre son frère et de se réjouir avec lui et son père de son « retour à la vie ».

Dans un court roman (« Le Père prodigue »), André Querton imagine que le frère aîné du prodigue serait rien moins que le jeune homme riche de l'évangile ! Au fil de sa confession, il en arrive à dire : *« Mes parents m'avaient enseigné ce qu'ils avaient appris eux-mêmes de leur aînés ; je le trouvais bien. Les lois étaient justes et leur respect rendait d'évidence les gens heureux et prospères. (...) La fin de l'enfance est le moment où l'on fait le tri dans ses rêves foisonnants pour en garder les plus beaux. Je conçus que j'aimais d'un bloc le mode de vie qui était celui de mes parents. (...) Etre vertueux me fut facile. La quiétude est généreuse de biens et l'aisance rend la quiétude agréable. Il n'y avait rien que je pusse penser voler que je ne possédais déjà paisiblement et plus souvent en abondance, notre communauté n'était peuplée que de parents, d'amis et de vieilles connaissances qu'il eût été impensable de tromper aussi peu que ce soit. Vérité et réalité étaient synonymes. Je crois bien que je ne fus jamais méchant ou menteur, si ce n'est par jeu enfantin et ne portant pas à conséquence. Désobéir à la Loi était au-delà de mes forces et sans doute au-delà de mon entendement. »*

Pas de vagues. Rien qui bouge vraiment. Une vie où tout semble aller de soi, chaque chose trouvant la place qui lui convient... Une vie menée sous la lumière du « tout ce qui est à moi est à toi »... et qui va basculer, bien sûr, ai-je envie de dire, au moment où un événement vient s'insinuer comme un grain de sable dans les rouages de l'impeccable machine. Alors, une fracture survient. Pour le jeune homme riche, on le sait bien, il s'agit de sa rencontre avec Jésus qui lui propose de dépasser la loi en vendant tout ce qu'il a pour le suivre (et, de fait, on n'avance pas si l'on s'encombre de mille choses !) Pour le fils aîné de la parabole du père miséricordieux, le scandale, c'est la fête organisée par son père à l'occasion du retour du cadet : le dépassement (fût-ce d'un fifrelin) de la règle du partage équitable de l'héritage puisque l'argent investi dans cette fête, l'aîné estime en être privé – et sa colère est telle que ce qu'il ressent là comme une injustice (alors que le père lui rappelle que tout ce qu'ils avaient leur était commun) fait pâlir le prodige du retour du fils cadet que le père apparente à une résurrection : il était mort, et le voilà vivant ! Convaincu qu'on lui prend quelque chose, qu'on lui vole ce qui lui appartient, l'aîné campe décidément sur ses positions légalistes, dût-il, par conséquent, s'isoler dans la tristesse.

Prodigalité.

Considérons d'abord le parcours du fils prodigue comme un passage – du genre de celui que nous pourrions opérer en devenant obéissant/écoutant quand on a pris l'habitude de décider. Que de résistance en nous, que de difficultés... *« Mouvement qui va de la gloire qui séduit*

quelqu'un et le pousse à chercher toujours davantage la richesse et la popularité, à la gloire cachée dans l'âme humaine et qui transcende même la mort » (Nouwen, p.42) En procédant comme il fait, en exigeant l'héritage avant que le père meure, le fils prodigue le tue, en quelque sorte – et il se tue lui-même (en tuant le lien) par voie de conséquence puisqu'il bouche la source où il pouvait s'abreuver. Il s'éloigne de la source de l'amour : comment pourrait-il ne pas mourir de soif ?... Ce n'est pas le Père qui pousse son fils dehors mais c'est le fils qui s'éloigne – mais non pas comme il est naturel qu'un fils (qui se marie, p.ex.) quitte son père et sa mère (cf. évangile) mais comme un meurtrier/parricide... Il y a en effet différentes manières de quitter : naturelle ou comme un voleur ! Le fils prodigue revient près de son père lorsqu'il s'aperçoit que plus personne ne lui prête intérêt : on s'est soucié de lui tant qu'il avait de l'argent – puis on le laisse tomber comme une vulgaire chaussette. Expérience cuisante des prisonniers dont le carnet d'adresse se réduit à la portion congrue en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire !... Le plus souvent alors, reste la mère, ou le père dont on est et reste toujours le fils. En cours de route, le fils a perdu sa dignité : « *Père, je ne mérite plus d'être appelé ton fils* » (et, de fait, j'ai épuisé l'être (J.Reding) que tu m'as donné ; je t'ai massacré en exigeant ma part d'héritage avant l'heure, etc.) - à quoi le Père répond sans même écouter son fils, qu'il est toujours bienvenu chez lui. Un mot, et toute la dignité de fils est recouvrée... Le chemin comme « haut » lieu de rumination (intérieure), d'usure aussi de certains discours dont la fausseté se révèle à chaque pas. Une fois qu'on est rétamé, il n'y a plus que la vérité qui paraît : tous les arguments ont volé en éclats : on s'achemine vers une naïveté seconde (Ricoeur) ; on devient transparent.

Il y a « prodigalité » et « prodigalité » : celle du fils va dans le sens de l'épuisement ; celle du père est inépuisable, comme la grâce, comme l'amour qui sont sans fin.

Quid du fils aîné, sur ce plan ?... Extérieurement, pour lui, tout va bien : il reste sur place, avec son père. Intérieurement, les choses se présentent autrement : il s'éloigne lui aussi de son père : il a fait ce qu'il doit, soit, mais il est devenu plus esclave et malheureux. Le devoir l'a rendu opiniâtre, râleur, jaloux. Comme si à force de ne pas bouger, il s'était enkysté... Il n'est pas dans le désintéressement (une attitude de gratuité qui consiste à ne pas se mettre soi au milieu du jeu de balle !), mais dans le calcul, comme ces fils qui répondent aux attentes de leurs parents POUR être considérés comme respectueux et obéissants, pour plaire ou par crainte de décevoir les attentes qu'on a mises en eux – toujours à trouver injuste la liberté qu'on accorde aux plus jeunes (alors qu'il leur suffit de la prendre, cette liberté, de s'y risquer...). Cette obéissance, cette manière de chercher à plaire pèse et use autant sinon davantage qu'un long exercice – comme quand rester sur place plutôt que de marcher fatigue davantage. A force de baiser ses chaînes, elles deviennent notre maître. - d'où le ressentiment, l'amertume qui embourbent plus qu'ils ne font avancer. Du coup, il ne reste plus qu'à se plaindre, reprocher, juger, se mettre en colère, càd s'égarer hors de la joie/lumière dispensée par le père. Se plaindre ne sert à rien d'autre que tourner en rond – et à s'isoler à force d'épuiser la patience des autres. La frustration paralyse. La joie et la rancune ne peuvent coexister : elles s'excluent l'une l'autre. Pour un rancunier, la joie est une offense : elle le fait s'enfouir plus profondément encore dans la rancune...

A force de ressentiment, de rancune, de plainte qui me paralysent, j'ai fait/produit des racines telles que je deviens tout à fait incapable de me déraciner, d'arracher mon ressentiment (qui fait tellement partie de moi qu'il devient moi, en quelque sorte). Il est tellement ancré en moi que le déraciner reviendrait à m'auto-détruire. Question cruciale, donc : comment revenir quand je suis pareillement perdu dans le ressentiment, paralysé par la rancune ? Il faut qu'il arrive quelque chose que moi, je ne peux provoquer : que l'esprit (d'on on ne sait ni d'où il

vient ni où il va) trouve une ouverture... Il n'y a qu'une porte de sortie, sans doute : que le père, en redisant son amour, sorte son fils de sa logique de rivalité ! Que celui-ci puisse comprendre que l'amour ne se divise pas, comme une somme d'argent, mais qu'il est toujours en surplus... Il faudrait instiller confiance et reconnaissance (càd le contraire du ressentiment) dans le cœur du frère aîné : en venir à comprendre que ce que je suis, ce que j'ai m'a été donné plus que je n'ai eu de mérite à l'obtenir.

Jusque dans sa maison/propriété, le père est en déplacement. Il va vers. Il court au-devant. Course d'endurance, disions-nous tout à l'heure, course de patience, cette qualité majeure de l'amour ! De l'amour qui prend patience, pour de dire comme saint Paul aux Corinthiens. C'est ainsi, en courant ainsi, qu'il se donne des chances de retrouver ce/ux qu'il a perdu/s. Père qui cherche, qui court au-devant. Rien à voir avec un patriarche qui s'assied dans son fauteuil en attendant d'être servi – ou que ceux qui lui ont manqué de respect implorent son pardon ou promettent de s'amender. Il quitte la maison. Il sort. Il cherche. Ce faisant, il me signale que je vaux la peine d'être cherché, tiré de là où je me perdais. C'est un père qui prend des initiatives, qui prend ses responsabilités – sans attenter à la liberté de ses fils, autant que possible.

Plus j'avance dans la lecture de cette parabole, plus je me dis qu'il existe entre le père et le fils cadet un lien de prédilection, parce qu'ils sont les mêmes, prodigues l'un comme l'autre. La différence étant que pour l'un, le père, la prodigalité est orientée, tandis que pour l'autre, le fils, elle s'est désaxée (et l'on se souvient à ce propos que « pécher », c'est mal viser la cible !). Le vocable « prodigue », en effet, possède un double sens : soit il signifie généreux, comme lorsqu'on dit « prodiguer ses connaissances », sans compter, sans rechigner, dans un état d'esprit dynamique – soit le mot « prodigue » désigne quelqu'un qui gaspille, dissipe ou dilapide. De ce point de vue, celui de la générosité, l'on pourrait dire que les deux fils (c'est-à-dire chacun d'entre nous à tel ou tel moment de son existence) se valent : l'un, l'aîné, se tient dans la contention, le calcul, refusant de partager la joie qui lui est offerte, de se hisser au niveau de ce que j'appellerais pour faire bref la « qualité humaine » en restant borné à ses intérêts - tandis que l'autre, le cadet, tombe dans le piège de ce que Pascal qualifiait de « divertissement », au large de l'attitude de recueillement, de patience, de persévérance qui caractérise le père. Reste que je ne peux me départir de l'idée que le père est plus proche, fondamentalement, du cadet que de l'aîné, parce que, fût-ce en se dévoyant, il a fait l'expérience radicale de la pauvreté, de la fragilité qui rendent tout possible ... On pense à la tendresse du prof pour le cancre, du parent pour le mouton noir de la fratrie...

Ouvrir l'appétit.

Le fils prodigue part, et il dépense son bien (= son *être* – cf. J.Reding). Il le dépense en route. En quelque sorte, il perd le souffle, le sens, la vie. Il se dévoie sans parvenir à retrouver le souffle/ trouver le second souffle, celui qui va lui permettre de courir encore longtemps ; il se distrait sur le chemin/de son chemin : autant de formules pour évoquer le péché, càd (cf. supra) l' « art » (!) de mal viser sa cible, de se désorienter, ou de se laisser déboussoler ! Il commence à manquer/être en manque càd qu'il fait en quelque sorte l'expérience d'une fringale : la panique des marcheurs, des coureurs (y compris cyclistes). On a négligé de s'alimenter, on ne s'est pas nourri comme il faut – et, à bout de force, on ne peut faire un pas de plus. On est obligé de se réhydrater/réalimenter pour retrouver des forces. Tout ce qu'il

parvient à faire à ce moment là, c'est à retourner, à rejoindre son point de départ, là où se trouve sa source – en mangeant n'importe quoi, y compris de la nourriture de cochon. Il y a là quelque chose de la nécessité, et aussi de la nostalgie -> « *toute démarche spirituelle relève d'un retour aux sources* » (A. Jenny, « Une vie simple », p.20), c'ad là où l'on recommence, où l'on se ressource, et d'où l'on peut repartir en ayant soin de rectifier son orientation.

La brebis, la pièce d'argent et le fils (je fais référence là à trois paraboles qui s'enchaînent dans l'évangile de Luc) sont perdus et les voilà retrouvés. On trouve une surprise, on retrouve ce qu'on connaît ! Ce qu'on cherche à retrouver, en l'occurrence, c'est, du point de vue du fils, la source de l'être, le second souffle,- et, du point de vue du père, c'est simplement son fils. Pour cela, pour que les retrouvailles aient bien lieu, il faut que l'un s'avance au-devant de l'autre qu'il attend patiemment et que l'autre consente à revenir sur ses pas, à rentrer non tellement chez soi que chez son père (quitte à découvrir que c'est bien là « chez soi » !). Le Père précède sur le chemin du retour. Il accueille son fils qui revient. Il l'accompagne vers la/sa maison, là où il pourra recouvrer le souffle – là où il pourra souffler, enfin. Il y a peut-être un rapport, là, avec les versets de l'évangile racontant comment Jésus invite le jeune homme riche à le suivre c'ad aussi bien à l'accompagner lui qui EST le CHEMIN, la vérité et la vie.

Oui, je suis persuadé que la joie du père de la parabole lui vient d'avoir retrouvé ce qui s'était perdu avec son fils. « *Il était perdu, et il est retrouvé.* » Qu'est-ce qui est retrouvé ? Le fils, bien sûr, mais aussi le souffle, la vie – et le sel de la vie : la prodigalité, la générosité – tout cela qui ne compte pas, qui ne calcule pas, qui n'élabore pas de stratégie, qui ne nourrit pas le moindre ressentiment. Souvent, il m'a paru que le vrai prodigue, dans cette histoire, c'était le père lui-même. La force non du calcul mais de la bonté, de l'indulgence – ce que d'aucuns taxeront de « faiblesse ».

Le fils s'est ouvert l'appétit : désormais, il va pouvoir MANGER.

C'est une voie privilégiée d'humanisation puisqu'il s'agit de prendre soin de soi, de prendre du temps pour soi, de faire attention à soi – et aux autres, s'il s'avère qu'on n'est pas fait pour manger seuls, mais en compagnie, avec des personnes avec lesquelles on apprend à vivre, à célébrer, à partager. Préparer à manger, c'est témoigner à l'autre notre désir qu'il vive – avec nous ; c'est se mettre autour de la table en ayant la volonté d'unir notre vie à celle des autres (qu'on appelle convives ou commensaux). C'est signifier aussi que la spiritualité, la vie spirituelle ne va pas sans le corps.

Le fils cadet a faim, et c'est la faim, bien davantage que l'angoisse, la peur ou le repentir qui déclenche la crise et le pousse à agir. La faim ou la honte, vu que, paraît-il, il n'y a pratiquement rien qui suscite davantage un sentiment d'indignité que la faim. Par l'absurde, ne dirait-on pas que les grèves de la faim soulignent on ne peut mieux l'image d'une société, d'un monde plongé tout entier dans l'indignité, l'impudence ou l'impudeur, l'injustice, bref : dans une espèce d'absurdité qui fait honte à l'humain ?...

« *Si tu comprends*, affirmait saint Augustin, *ce n'est pas Dieu.* » Là est le problème du fils aîné de la parabole, et le nôtre lorsque nous croyons connaître l'autre comme notre poche, lorsque nous sommes assurés de notre (bon) droit, lorsque nous ne nous laissons plus surprendre, lorsque nous sommes persuadés de détenir la vérité, et que celle-ci fait fi de toute bonté. Le cadet, en revanche, a forcément appris (à ses dépens), à perdre ses certitudes, et, avec elles, tout ce qui pouvait le rendre hautain et arrogant. Petit à petit, au fil d'aventures pitoyables et vicieuses, sa superbe a fait place en lui pour autre chose. Sa faim est réelle,

certes, mais aussi symbolique d'une attente essentielle de compréhension, de compassion, de bonté. Seul quelqu'un qui, à l'instar du père, a connu la faim comme ce fils inconséquent, qui avait faim de lui en quelque sorte, faim de lien, de relation, quelqu'un qui s'est senti revenir de la mort – mort d'inquiétude, d'appréhension – à la vie, pouvait lui ouvrir la porte de la vie claire, porteuse de paix, de justice et de joie. « *Ce sont les morts qui s'inquiètent des vivants, écrit quelque part le poète Henri Thomas, qui les sentent perdus.* » : c'est cette étrange et paradoxale logique que le fils aîné, tout impeccable qu'il soit, n'a pas comprise, lui qui ne sait mourir à rien et surtout pas à lui-même, et qui, partant, en est venu à oublier que le fond du fond de la dignité humaine, c'est d'être humain envers les humains, de cultiver la mutuelle et primitive reconnaissance, la confiance radicale, la surprise suscitée par la lumière d'un visage, la musique d'une voix, une main tendue – le banal de la vie...

Consentir.

On pourrait repérer, dans cette parabole, une intéressante dialectique entre le consentement, la résignation et la révolte. Le père, à mon avis, est assez précisément ce qu'on pourrait appeler un homme de consentement. Je ne dis pas « permissif », laxiste, sans discernement, indifférent ou encore faible, loin de là, mais c'est un homme bourré de sympathie, capable de « sentir-avec », de compatir aux joies et aux peines des autres – et de ses fils en particulier. Il ne leur obéit pas, il est capable de résister à ce qui contribue à nier la/sa liberté, mais il se réjouit quand la vie l'emporte sur la mort.

« La compassion, d'un côté, et le jugement de simple équité, de l'autre, s'ils demeurent dans une même âme, sont comme un homme adorant Dieu et les idoles dans une même maison, écrit Isaac le Syrien, moine Syrien du VII^e s. La compassion est le contraire du jugement de simple justice. Le jugement strictement équitable implique l'égale répartition d'une mesure semblable pour tous. Il donne à chacun ce qu'il mérite, pas plus ; il ne penche ni d'un côté ni de l'autre, ne discerne pas dans la rétribution. Mais la compassion est suscitée par la grâce, elle se penche sur tous les êtres avec une même affection, elle se garde de la simple rétribution envers ceux qui sont dignes du châtiment, et elle comble au-delà de toute mesure ceux qui sont dignes du bien. La compassion est donc du côté de la justice (= du bien), le jugement simplement équitable du côté du mal... Comme un grain de sable ne pèse pas autant que beaucoup d'or, la justice équitable de Dieu ne pèse pas autant que sa compassion. Comme une poignée de sable tombant dans le grand océan sont les fautes de toute chair en comparaison de la providence et de la pitié de Dieu. De même qu'une source qui coule d'abondance ne saurait être bouchée par une poignée de poussière, de même la compassion du créateur ne saurait être vaincue par la malice des créatures. Celui qui garde le ressentiment quand il prie est comme un homme qui sème dans la mer et espère moissonner. »

Par rapport à son père, le fils aîné, semble franchement plus résigné que consentant. Apparemment, il ne choisit rien, n'adhère à rien ; il ne dit non à rien, pas même à la mort. Il vit non par choix (càd qu'il n'existe pas, à proprement parler, comme on tentera de le montrer ensuite) mais par devoir, sans réelle prise de conscience, ou de responsabilité, sans vraie liberté. Or si, comme l'annonce saint Jean, la vérité rend libre, la conclusion concernant le fils aîné consisterait à dire qu'il ne vit pas vraiment – ou qu'il ne vit sa vie que sur le mode du « pseudo »... Il ne crée pas son chemin, il s'y laisse aller ou pousser.

Le cadet, quant à lui, paraît plus insoumis, révolté, que consentant. Alors que l'homme qui consent est du moins capable, lui, (comme le père) de reconnaître les limites de son pouvoir sur les autres et sur les choses – capable, en d'autres termes de se défaire de l'infantile illusion de toute puissance -, l'homme révolté n'accepte pas de se soumettre tant soit peu au principe de réalité. Il sait tellement bien ce qu'il veut, qu'il est capable de tout détruire sur la route qui le mènera le plus sûrement, à son avis, vers la réalisation de sa volonté. C'est pourquoi, il lui arrive bien plus souvent de susciter des obstacles que de dépasser ceux qui se présentent sur sa route : en effet, son impatience et/ou sa colère l'empêchent souvent de voir les solutions là où elles se présentent.

Petite note encore (et enfin), en forme de question, à propos de ce thème : pourquoi, pensez-vous, le père n'a pas trop de mal à se reconnaître dans son fils prodigue ? Les mots parlent d'eux-mêmes ! Saviez-vous, p.ex., qu'il y a plus qu'une affinité : une véritable parenté, entre les mots « sauveur » (on pense au père miséricordieux) et « sauvage » (et là on pense au fils prodigue) – et que ce qui les lie en profondeur, c'est l'esprit de liberté. Alors, qu'un « sauveur » soit quelqu'un qui libère, je suppose que ça va de soi pour tout le monde – mais un sauvage ? Or, voici : « soli-vagus », en latin, désigne celui qui erre en solitaire, librement – comme la « feritas », qui a donné fierté, c'est l'état de la bête sauvage (P.Quignard). En sorte qu'il ne manque peut-être qu'une chose au fils pour se convertir en sauveur, digne fils de son père : c'est de troquer sa solitude contre la confiance et l'amour du/des frères...

Exister.

Lors des célébrations de baptême, il m'arrive de présenter le sacrement comme l'occasion de nous réjouir du don de la vie, certes, mais aussi, en même temps, comme un moment crucial pour se dire : de cette vie, j'ai à faire une œuvre – ce que j'aurais tendance à appeler, moi, une existence. Qu'est-ce que c'est : exister ? Etymologiquement, c'est un verbe qui signifie : « se tenir hors » - et qu'on pourrait traduire aussi par « se dégager » - de tout ce qui contient, retient dans l'étroitesse des buts, des soucis qui obnubilent, tout ce qui enferme à terre (saint Paul), dans un monde tout fait dont il serait soi-disant impossible de s'échapper. Exister, c'est faire déborder le monde pour le sortir de son exiguïté. C'est s'élever. C'est décaler, déplier le point de vue, déployer les perspectives, trouver le passage vers une seconde vie (Fr.Jullien) en trouvant son second souffle. Non pas tellement pour voir autre chose que pour voir autrement les choses sans toutes les déterminations qui les enferment, les fixent, les spécifient. Apprendre à décoller un peu, à lever le nez, à prendre un peu de hauteur – à comprendre que même la mort n'est pas seulement ce qu'on nous en dit depuis la nuit des temps...

Exister, c'est peut-être simplement pouvoir répondre par l'affirmative à la question de savoir si « *je saurai me détacher de ma vie précédente – de ma vie enlisée en son monde - pour débiter un nouveau jour* », ou « si « *je suis parvenu, à ce jour, à tirer parti de ma vie passée pour, revenant sur elle et m'en décalant, ne plus répéter ma vie mais la 'reprendre' : pour pouvoir réformer ma vie et commencer enfin effectivement d'exister* ». » (cf. François Jullien, « Une Seconde vie », Grasset, pp.10.11)

Vivre, exister : toute la différence entre une vie choisie ou pas – entre se laisser vivre, et faire de sa vie « une œuvre ». Cette différence, elle n'est sans doute réalisable que dans la mesure

où, suite à une expérience qui m'aura rendu lucide sur moi-même, sur la vie que je mène, j'aurai pris suffisamment de recul par rapport à la vie qui va pour commencer à réorienter, réenvisager globalement la vie, en me délestant de tout ce qui l'encombre et en me centrant sur ce qui en fait le cœur, lui donne sens, la rend poétique, lui fait participer à l'immense effort de création qui traverse l'univers.

Impossible d'exister, à proprement parler, si l'on ne s'est pas décalé du premier mouvement de la vie, si l'on n'est pas revenu dessus pour en tirer un certain nombre de leçons. Pas de réengagement possible sans dégagement, sans prise de distance, sans recherche de clairvoyance eu égard à ce qu'on vit. D'une manière ou d'une autre, c'est ce que le fils prodigue s'est autorisé à faire, contrairement à son frère qui est resté si frileusement dans l'ombre de son père qu'il ne comprend pas, au fond, ce qu'il veut dire lorsqu'il lui rappelle que tout ce qui lui appartient est à lui et vice versa. Autant on dirait que le fils aîné n'a pas défusionné d'avec son père (qui pourrait le cas échéant aussi bien être sa mère), autant le fils prodigue, lui, même si les moyens sont discutables, en décidant de partir, choisit de mettre de la distance entre son père (mère) et lui et, dans cette distance, dans cet écart, s'offre la chance de devenir quelqu'un. Le fils prodigue ne change pas, mais il mûrit, grandit – au contraire de son frère qui se maintient dans l'état de petit garçon qui attend tellement tout de son parent qu'il ne grandit pas vraiment. L'un a acquis de la responsabilité en prenant la liberté, l'autre n'a rien acquis du tout – et se trouve donc tout démuné lorsqu'il est question qu'il repaïsse devant son frère. Il ne peut plus/pas l'encadrer – et pour cause : le cadet est sorti du cadre, il l'a élargi, et il l'a approfondi.

Cela dit, avec François Jullien, tout n'est pas fait ni accompli une fois qu'on a accédé à cette seconde vie qu'il appelle « existence » : encore faut-il y progresser. Le risque de régression à l'état antérieur est en effet toujours possible, c'est même sans doute une tentation permanente. Peut-être est-ce d'ailleurs ce que la fête lancée à grands renforts de beaux vêtements et de veau gras signifie : un changement, une conversion. Revenir à la vie, dans ces conditions, ne signifie pas « revivre », recommencer, reprendre les choses où on les a laissées, mais exister, càd s'affirmer comme sujet responsable et libre. La fête marque le pas, c'est le cas de le dire : elle contribue à souligner un passage de seuil en deçà duquel il s'agit de ne plus revenir (sous peine de régression morbide). Un discernement a eu lieu : une étape est franchie. Il n'est pas question de s'attarder de ce côté-là en oubliant le trajet qui y a mené. Tout donne à penser, dans cette parabole, que « revenir à la vie », pour le fils prodigue, cela signifie moins tourner le dos à son passé, opérer une rupture nette par rapport à lui (dans ce cas, il y a peu de chance qu'il soit revenu chez son père), que de reprendre les choses (la relation avec son père, son travail, sa présence dans la famille, etc.) à nouveaux frais, après les avoir laissé décanter, de manière à faire la part entre l'essentiel et l'accessoire. Symptomatiquement, dans la bible, il est question d'un Dieu qui crée en « dégageant », en se retirant – en élargissant (libérant) l'espace et le temps. La question, pour lui, n'est pas de tout investir et de tout contrôler, mais de faire de la place. C'est ce que fait le Prodigue, et ce à quoi son père, sans l'encourager à proprement parler, l'autorise en ne refusant pas de lui donner sa part d'héritage. Il en va, là, d'une éducation à l'autonomie, càd d'une... éducation au sens fort du terme qui signifie : conduire ailleurs, hors de sentiers battus...

Par rapport à son grand frère qui vit sans exister, le fils prodigue commence d'exister. Il ne se contente pas de mettre un pied devant l'autre, comme à l'armée, tout le monde sur le même modèle, mais il se permet un pas de/côté.

Il choisit, c'est-à-dire qu'il commence à nouveau, décide, invente... La question qui se pose, évidemment, consiste à savoir en fonction de quoi il choisit ou commence. D'où vient qu'il

prend une initiative ? Où est-il allé chercher cette idée ? Et la question nous revient : pensons-nous qu'il y ait un moment, dans notre vie, où l'on aurait choisi ce qu'on veut vivre ? Où l'on aurait pris le risque de commencer, d'innover, d'inventer ?... Sans doute, une décision pareille ne se prend-elle pas au dépourvu : il faut pouvoir compter avec le temps : le temps de discerner, d'évaluer, de prendre distance... De ce point de vue, on peut être très surpris : par exemple, en ce qui concerne le fils prodigue, je ne suis pas certain que le moment où il commence d'exister correspond à celui où il choisit de partir, de quitter son père, de vivre la (grande) vie, mais à celui où, en confiance et en toute humilité, il se met en tête qu'il va revenir. A ce moment, la relation se raccommode : moment hautement symbolique s'il est vrai que tout symbole porte la trace d'une fêlure, d'une blessure (là où les deux parties du plat qu'on s'est partagé quand on a fait la paix se signalent par une trace qui rappelle que cette paix s'est gagnée sur un affrontement, voire une dispute ou une guerre). Paradoxalement (« *là où je suis faible, c'est là que je suis fort* », dirait saint Paul), cette fêlure opère comme un renforcement. Elle dit que l'un n'est pas l'autre et l'autre l'un, mais qu'on est deux qui peuvent décider de mettre leurs forces en commun – d'exister, vraiment, au lieu de se confondre. Exister ainsi, revient à s'extraire de l'évidence, du va-où-je-te-pousse, de la fatalité ou du destin – et aussi bien se libérer de tout ce fatras en en prenant la juste mesure.

Dans un de ses mythes fameux, Platon raconte comment, un jour comme nul jour, Poros (le nom du dieu de la « ressource », de l'« expédient ») rencontra Pénia (déesse de la « pauvreté », de l'« indigence ») – une rencontre qui se conclura par la naissance d'Eros, l'amour, qu'il ne faut sans doute pas vous présenter ! Sauf pour signaler peut-être que, tout puissant qu'il est, cet amour gardera toujours un « je ne sais quoi » de pauvre et de trop peu. Signe, e.a., que si la faiblesse a besoin de la force, celle-ci ne serait pas digne d'elle-même sans la faiblesse qui lui fait contrepoids. Sans Penia, en effet, Poros n'aurait pas eu d'enfant – mais sans Penia, surtout, Poros n'aurait pas disposé d'une limitation susceptible de réfréner l'excès de ses ambitions, de modérer ses transports : ce genre de débordement qui suscite plus d'effroi que de joie, plus de mort que de vie.

Et l'on comprend par là qu'une force, une « toute puissance », si vous voulez, qui serait sans limites, non seulement deviendrait comme folle, mais encore perdrait sa force faute de reconnaître la réalité. Seule, en effet, l'acceptation des limites permet à la force d'être efficace et d'obtenir un résultat. De faire vivre. Sans cela, tout se délite, se dérègle, s'écrouille, se détruit, bascule dans un monstrueux chaos d'irréductible violence. Ainsi, la force ne trouve-t-elle sa ressource que dans la faiblesse – et inversement, plus la fragilité s'offre au péril de la force, plus elle devient sensible et pleine d'un formidable potentiel de discernement, d'intelligence ou de tact du cœur – de courage et de courtoisie. Force-faible, force du père de la parabole : force qui patiente, force qui, même fatiguée, ne se lasse pas. Force qui espère, contre toute espérance. Force qui aide, sert, libère, se dépense pour offrir à chacun sa place – force de paix, inlassable lorsqu'il s'agit de renouer les fils cassés, de faire s'entendre ceux qui ne s'écoutent plus. Force prête à s'épuiser pour donner force à l'autre, en face, qui en manque tant. Force qui, de manière presque alchimique, transforme la vie qui va en existence, en poème, en création...

« *La grâce est de s'oublier*, écrit le P.Baudiquey, remarquable lecteur du texte qui a retenu notre attention (comme de l'œuvre de Rembrandt qui le représente si génialement) (...) *Encore faut-il avoir appris ce que tomber veut dire, comme tombe une pierre dans la nuit de l'eau. Ce que veut dire « craquer », comme un arbre s'éclate aux feux ardents du gel, sous*

l'éclair bleu de la cognée. (...) Pour retentir à ces atteintes, il faut avoir vécu – et vivre encore – en haute mer, menacé sans doute, naufragé peut-être, mais à la crête des certitudes royales. L'amour alors peut faire son œuvre, nous féconder, nous rajeunir, nous re-joindre. Que nous soyons dans l'inquiétude, le doute et le chagrin ; que nous marchions, le cœur serré, dans la vallée de l'ombre et de la mort ; que nos visages n'aient d'autre éclat que ceux – épars – d'un beau miroir brisé. Un amour nous précède, nous suit, nous enveloppe... »

« *Il était mort, et il est revenu à la vie* »... Comment ne pas se réjouir ? Il a retrouvé le sens du lien, de la relation, de la proximité. Revenir dans la relation, en effet, c'est exactement cela «(re) vivre » ou exister. Et se réjouir de ce retour, c'est vivre encore plus splendidement. Non seulement pouvoir se dire : « je suis aimé de Dieu ! », mais encore, pouvoir se réjouir du fond du cœur que les autres aussi sont aimés : non seulement moi, mais les autres - n'est-ce pas cela même le Royaume ?...